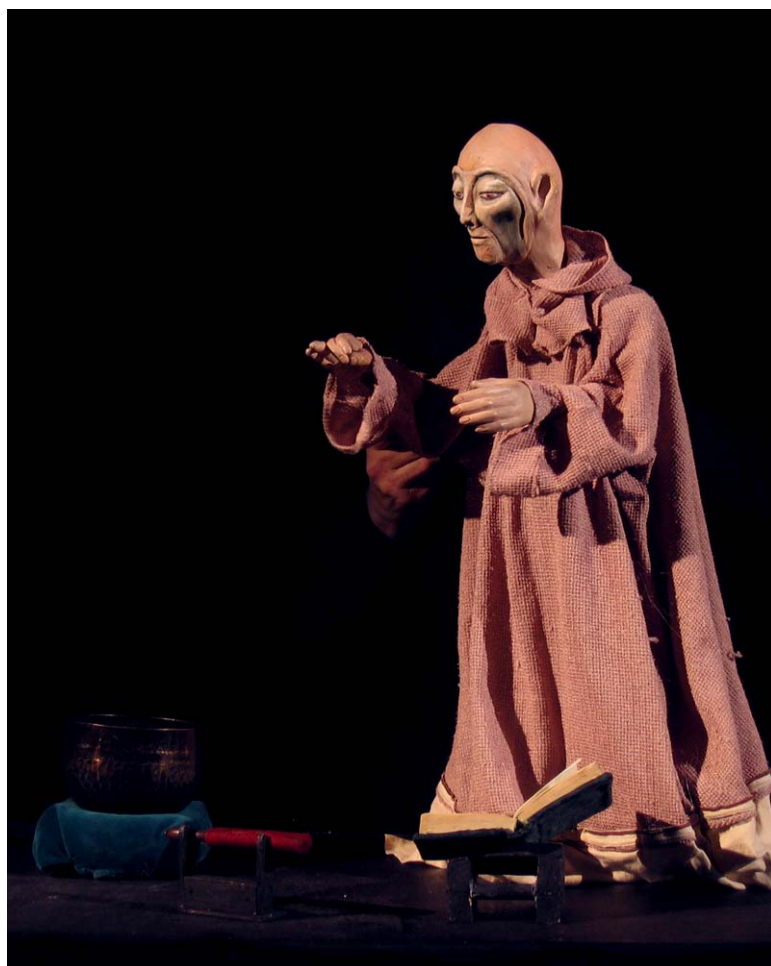


PORTRAITS D'AUTOMNE

Un spectacle du Sandglass Theater (USA)

DU 24 AU 28 NOVEMBRE 2011



Création, marionnette et interprétation
Eric Bass

Mise en scène
Richard Edelman

Spectacle donné en français

Café mortel.

Rencontre autour de vos témoignages face à la mort. Animée et introduite par l'ethnologue Bernard Crettaz.

Judi 24 novembre 2011 à 20h15.

Théâtre des Marionnettes de Genève
3 rue Rodo. Entrée libre



60 minutes

Adultes, ados

Le spectacle

1. L'histoire

L'automne est l'une des dernières saisons à s'égrener au fil d'une vie sur terre. Elle a ses couleurs, ses formes, ses interrogations sur le cours d'une existence que l'on contemple dans un miroir. Et son temps compté qui s'écoule au cœur d'un sablier. Pour déposer des images saisissantes que révèlent ces mimodrames pour marionnettes à tiges. La marionnette et son double amènent à un jeu qui se déroule dans une dimension inédite,



Portraits d'automne

poignante. Où le double de toute chose tient peut être le premier rôle. Un vieux moine est troublé par la présence de son double, la part d'ombre, de mystère, d'un homme sage avec laquelle le religieux dialogue, la fin peut-être. Un humour empreint de gravité serpente aussi dans ces séquences. Ainsi un vieux chanteur en quête d'un improbable *come back* sur scène recourt à un interprète-traducteur afin de se faire pleinement entendre. La tendresse a rendez-vous avec un cordonnier âgé endormi devant son travail laissé inachevé, des chaussures en réparation. Un ange annonciateur du terme inéluctable de sa vie le sort de ses rêveries. Le vieillard fait mine de ne pas comprendre ; il aligne les ruses et dérobades pour retarder l'inévitable.

Depuis plus de 30 ans, ce spectacle hors du commun créé par l'Américain Eric Bass séduit et fascine les scènes à travers le vaste monde. Le montreur entre en jeu lui-même à visage découvert derrière ses créatures. Manière de suggérer avec poésie que l'on est bien au cœur de la vie qui se défait. Comment un personnage peut-il vivre le temps d'un portrait, acquérir seul une réalité, alors que le sable du temps finit par tout recouvrir et qu'il est manipulé, entravé dans ses mouvements ? Derrière un castelet tendu de noir, «Portraits d'automne», ce spectacle donné en français, excelle à mettre en lumière le contact avec l'irrationnel, le troublant pouvoir des ombres et l'attraction magnétique des présences ou fantômes qui nous frôlent. L'artiste ne cesse de chercher la vie de ses figures, dans leurs craintes, leurs fantasmes, leurs espérances au centre de vies qui tentent de recouvrer leur liberté. Cette galerie de portraits atteint une poésie universelle qui, au-delà de toutes les couleurs locales, entre profondément dans les choses et, derrière elles, dans les forces qui les animent, qu'elle peut être comprise dans le monde entier.

2. Le temps qu'il nous reste

Entretien avec Eric Bass, marionnettiste-poète

Comment sont nés ces portraits intimes d'êtres désorientés par la fin de leur vie ?

Eric Bass : Il s'agit de ma première et seule création en solo, après une collaboration de plusieurs années avec une grande compagnie théâtrale new-yorkaise. Le rythme relativement lent, cérémonial, s'inspire de celui du théâtre japonais bunraku, de son atmosphère recueillie, concentrée. Et de ses marionnettes de grande taille manipulées à vue. Le bunraku a la qualité d'offrir à la fois des éléments de présentation, cherchant à susciter directement un sentiment, et de représentation, pour exprimer l'idée ou le sentiment de l'auteur et manipulateur.



Portraits d'automne

L'opus explore et fouille un sentiment de perte irrémédiable. Chaque épisode se concentre sur un personnage singulier et des moments distincts dans le temps de vie du protagoniste. Ils s'appellent ainsi «portraits», car ils décrivent un moment qui est aussi une prise de l'être et de son intimité. Les portraits sont doubles. D'une part, ils contiennent la représentation du visible et, d'autre part, l'expression des pensées, interrogations et craintes du personnage. La mise en action de la marionnette permet de concrétiser ce que celle-ci recèle d'invisible, sa part d'ombre, de mystère. Il y a peut-être une mise en lumière du personnage et de son double, de ce qu'il pourrait être d'autre dans une situation particulière, où son existence est directement menacée.

Quel est votre rôle dans ce spectacle ?

E. B. : J'apparais moins en diable que dans le masque d'un personnage inspiré par le Punch du théâtre britannique. À mes yeux, l'un des rôles du marionnettiste est de mettre au défi sa marionnette. Ne sommes-nous pas, comme être humain, continuellement mis en question par le destin ou ce que l'on peut nommer Dieu ou ce que j'aime qualifier de geste cosmique ? Le marionnettiste que je suis défie la figure qu'il manipule dans ses convictions, son orgueil, sa volonté de ne pas savoir, sa manière de jouer, ruser ou dénier la réalité de sa condition de mortel. On ne sait pas véritablement si la marionnette répond à ce défi. Mais plutôt la manière dont elle le perçoit et le comprend. Ce que cet acte suscite en elle.

Je représente une sorte de challenger cosmique qui titille les personnages les poussant à révéler une part secrète d'eux-mêmes. Mais je joue aussi beaucoup d'autres rôles au cours de cette pièce relativement aux marionnettes, tour à tour à l'image d'un narrateur ou d'un observateur. Ainsi au détour de l'épisode de vieux cordonnier, j'interagis avec le protagoniste en tant qu'ange de la mort ou plutôt une présence mystérieuse pouvant voir celui dont elle va emporter la vie. Alors que le vieillard ne peut m'apercevoir. Il se crée ainsi une forme de complicité avec le public, qui, lui, voit tout.

Pourquoi avoir choisi l'automne ?

E. B. : L'automne apparaît comme une saison transitoire pour nombre de personnes qui semblent attendre que vienne l'hiver. Les feuilles et même les herbes et les mousses prennent des teintes plus vives juste avant leur chute. Si elle est ma période favorite de l'année, elle pose aussi au fil d'une vie un regard à la

fois rétrospectif et porté sur le temps qu'il nous reste. Que faire pour vivre pleinement l'automne de nos vies ? La patience attentive nous réconcilie avec nous-mêmes et fait du délai une source de plaisir et d'approfondissement. Et même le temps passé dans l'attente de la mort peut être dès lors un temps pleinement vécu. C'est ce que les différents personnages de ces portraits peinent à comprendre.

Même le temps passé

dans l'attente de la mort

peut être un temps pleinement vécu.

3. Le sablier du temps

Spectacle classique de facture et de manipulation, ai-je noté sur les premiers feuillets de mon carnet. Des contes choisis qui nous parviennent des temps immémoriaux et qui sont offerts avec une lenteur maîtrisée du rythme (et de la vie), avec un dépouillement extrême de l'image et des mélodies - mélopées. Six contes, placés sous le signe du temps et du sablier : du temps qui passe, de celui qui a été vécu, de celui qui nous marque, qui nous enveloppe, parce qu'il vient de si loin... ou de si près.

Écrivain philosophe, Bass ne craint pas de montrer les dimensions spirituelles de l'être humain, spiritualité qu'il place bien en évidence dans ses manifestations culturelles, historiques et légendaires, traditionnelles tout autant que mythologiques. Manipulateur d'une finesse et d'une attention extraordinaires, le marionnettiste est officiant.

Hélène Beauchamp

4. La mort en ce café

Le sociologue et ethnologue Bernard Crettaz organise et anime
un **Café mortel** en marge des représentations de *Portraits d'automne*.

Le jeudi 24 novembre à 20h15

Au Théâtre des Marionnettes de Genève, 3 rue Rodo, Genève
Entrée libre

Passionné par la réflexion sur la mort, Bernard Crettaz a été conservateur au Musée d'ethnographie de Genève. Cofondateur de la Société d'études thanatologiques de Suisse romande en 1982, il a publié de nombreux essais sur la culture des montagnes valaisannes et sur la mort.



Bernard Crettaz

Dans la foulée des Cafés philo, les **Cafés mortels** réunissent en Suisse depuis 2004 des assemblées de personnes autour de la mort. Avec la vocation de susciter des témoignages personnels sur un rapport à des deuils lointains ou récents. En sept ans, une cinquantaine de **Cafés mortels** se sont déroulés en Suisse principalement, sous la conduite de Bernard Crettaz qui dresse dans son ouvrage *Cafés mortels. Sortir la mort de son silence*, un bilan sur cette expérience unique en son genre. Ces rencontres autour de la mort adoptent la culture du bistrot où l'on parle à bâtons rompus entre deux verres et trois assiettes. Cette atmosphère libère une parole qu'entravent des secrets générés par la mort et que la société contemporaine contribue à entraver dans les prisons de l'intimité. Ces secrets sont légions. Dans son livre, Bernard Crettaz en évoque un certain nombre, sortis au grand jour au **Café mortel** : suicides, morts d'enfants, décès accidentels, liés aux non-dits familiaux, à Exit ou aux cérémonies funèbres qui se sont formellement bien déroulées mais qui cachent des détresses plombées par le silence. Au-delà des témoignages dont l'auteur se fait l'écho, Bernard Crettaz explique les règles à suivre pour que la parole sur la mort se libère, notamment du mythe pervers de la «bonne fin» qui se répand aujourd'hui dans les mentalités. Pour l'auteur, il faut restituer à la mort sa dimension irréductible, sauvage, brutale et scandaleuse, cette dimension qui la restitue à la vie, à sa vérité.

Aujourd'hui, à l'heure des tabous difficiles à lever sur la mort, à l'heure où la mort solitaire apaisé le pas sur la mort solidaire, Bernard Crettaz réactive les mémoires, histoires et vécus de l'expérience ultime : l'homme face à sa solitude native. L'homme face à sa mort.

5. «Café mortel» : l'expérience partagée face à la mort de l'ethnologue valaisan Bernard Crettaz

« On ne meurt pas chacun pour soi,
mais les uns pour les autres,
ou même les uns à la place
des autres, qui sait ? »
Georges Bernanos

La dame est arrivée en retard. Chapeau et pardessus, la cinquantaine chic, elle entre dans le café sur la pointe des pieds. «Vous êtes là pour la mort?», tonne une voix amusée. Démasquée. «Oui, enfin, si c'était possible, j'aimerais bien pas tout de suite.» Elle s'assoit avec les autres, en cercle, autour de celui qui a parlé. Bernard Crettaz, sociologue et anthropologue suisse, vient de démarrer son «Café mortel».

Le terme, délibérément caustique, désigne deux heures de «conversation de bistrot», échanges aléatoires et à bâtons rompus autour de la mort. La sienne, celle des autres, celle qu'on appréhende, celles qui ne passent pas. Il les organise depuis six ans en Suisse, bénévolement.

Ce vendredi d'octobre, à la brasserie l'Atlantique, près de Montparnasse à Paris, c'est le deuxième **Café mortel** français (1). Pas de thérapie, de prêche, de «spiritualité», mais du vin, de la bière, du fromage et de la charcuterie.

*Bernard Crettaz veut renouer
avec la tradition païenne
des repas de funérailles.*

«Utopie». Bernard Crettaz veut renouer avec la tradition païenne des repas de funérailles, où les vivants resserraient leurs liens tout en lâchant ce qu'ils avaient sur le cœur. Pallier les lacunes d'une société du bonheur et de la consommation obligatoires, qui a chassé la mort des représentations et des discours, obligeant ceux qui restent à s'enterrer avec leurs secrets. «La mort a toujours été accaparée par le pouvoir. Autrefois, celui de l'Eglise. Aujourd'hui, celui de la médecine, qui diffuse le mythe illusoire d'une mort contrôlée, bonne, lente et douce», dit Crettaz. Lui a cette «utopie» d'arracher la mort aux spécialistes. «Le péril, c'est de la considérer comme une maladie. Elle est notre condition d'hommes.»

Sweat rouge, ventre rond et cheveux blancs, Crettaz achève son speech introductif avec un sourire. «Nous allons ouvrir le débat. Quelqu'un, parmi vous ?» On s'attendait à un flottement gêné, mais non. Un homme, la cinquantaine, cheveux gris, yeux bleus perçants, se lance immédiatement : «J'ai dû annoncer à ma femme, alors que nous étions très jeunes, la mort de sa mère.» Ils s'étaient disputés la veille, raconte-t-il. Elle était sortie toute la nuit. Son père avait appelé pendant son absence.» A son retour, au petit matin, l'homme aux yeux bleus avait dû lui dire que sa mère s'était suicidée. «J'ai l'impression que ça a marqué notre relation. Que ça m'a rendu coupable. Dans l'antiquité, on assassinait les porteurs de mauvaises nouvelles.» Il a à peine

terminé que son voisin lui répond : «Dans ma famille, c'est l'inverse. Le messenger funeste est devenu un ami.»

Crettaz écoute d'un œil attentif, peu enclin à interrompre. En quarante **Cafés mortels** – 20 à 300 participants selon les lieux – il a «tout entendu» : les choses les plus tristes, les plus dures, les plus drôles, aussi. Mais rarement le silence. «Quand on parle de la mort, on est forcément dans le vrai.» Ce n'est jamais lui qui organise, il répond à des invitations. Cette fois, c'est son éditeur qui, profitant de la sortie française de son livre (2), a fait passer le mot.

Brèche. Une dame est venue en «habituée» de la mort : elle travaille au crématorium du Père-Lachaise, aide les familles à organiser leur cérémonie. Ici, pour une fois, elle peut parler de ses morts à elle. Sa sœur, qu'elle a «accompagnée» dans sa maladie. «Un dimanche, je me suis dit que j'allais prendre une petite parenthèse, déjeuner avec un ami. C'était la première fois depuis longtemps que je m'offrais une respiration. Elle est morte à ce moment-là, pendant mon absence.»

La culpabilité, une amie intime de la mort. Une femme, la soixantaine, bijoux, chemise de soie et maquillage, s'engouffre dans la brèche. «Mes parents ont 93 et 96 ans. Ils ont tous les deux Alzheimer. Et il se trouve que je souhaite leur mort.» Elle marque une pause. «Ils ne se reconnaissent plus entre eux. Ils ne me reconnaissent plus. La seule chose que je peux faire, c'est leur donner des framboises. A la cuillère, parce que si je leur donne à la main, ils me repoussent.» Sa voisine enchaîne d'une voix douce : «Vous savez, mon mari est mort d'un cancer et, à la fin, je priais pour que ses souffrances s'arrêtent, pour qu'il parte.» La dame aux beaux habits la regarde : «Oui, mais c'est tellement contre-nature. C'est tellement indigne, pour une fille, de souhaiter la mort de ses parents.»

L'heure tourne. Une femme, blonde, 40 ans, dit que dans sa famille, ce sont ses parents qui se mettent à parler de leur mort, à planifier, et que cela la terrifie. «Pour terminer, si on parlait un peu de notre propre fin ?» lance Bernard Crettaz. Même là, personne n'esquive. Il y a celle qui a «tout prévu» ; celle qui dit que ce n'est

*La culpabilité,
une amie intime de la mort.*

pas son problème ; celui qui veut être vivant jusqu'à sa mort, «ne pas anticiper». «La mort est entourée d'un vocabulaire obligatoire assez pénible, avertit Crettaz. L'expression «faire son deuil», par exemple, qui veut tout et rien dire, comme s'il y avait des étapes immuables pour aller mieux.» La formule «apprivoiser la mort» a également le don de le rendre fou. «Nul ne sait comment il sera au moment de son décès, ou de celui de ses proches. Cette énigme, on ne l'apprivoisera jamais.»

Ondine Millot

(1) Pour organiser un Café mortel, le contacter : be.crettaz@bluewin.ch

(2) Bernard Crettaz, *Cafés mortels*, éd. Labor et Fides, 2010,

6. Une approche communautaire de la mort

Entretien avec Bernard Crettaz, sociologue et ethnologue, fondateur et animateur des *Cafés mortels*.

Le sous-titre de votre ouvrage indique : «Sortir la mort du silence». Est-ce que la fin, le décès est une forme de chambre des secrets ?

Bernard Crettaz : Les **Cafés mortels** sont nés de la fondation

de la Société d'études thanatologiques de Suisse romande, en 1982. Notre dessein est demeuré identique depuis lors. Il pose que la mort constitue un sujet tabou, souvent difficile tant à affronter qu'à transmettre par la parole, pour la plupart des gens. En outre, nous

sortons d'une période filant des années 60 à 90, où l'on a assisté à une marginalisation, une mise à l'écart de tout ce que sont la mort et les rites qui lui sont rattachés. Nous vivons en pleine société de consommation tout en croyant au progrès, dans un esprit positiviste. Dans ce paysage consumériste, la mort était de trop.

La mort n'est pas
une maladie.

A l'aube de la décennie 90, il s'est produit un renversement marqué par un retour de la mort. Mais cette dernière se trouva souvent confinée à des milieux spécialisés, qu'ils soient médicaux, éthiques ou thérapeutiques. «Sortir la mort du silence» voulait alors signifier : lui redonner une place au cœur de la vie, en lien étroit avec elle. Et, si possible, au centre de la Cité. C'est ainsi que, dans le sillage de l'exposition *La Mort à vivre* (1999) à l'Annexe du Musée genevois d'Ethnographie à Conches, s'est réalisée la découverte que beaucoup de personnes portaient des expériences, idées et vécus axés sur la mort qu'elles n'avaient jamais osé évoquer. Dès lors, sont apparus les **Cafés mortels**, pour permettre cette communication face à un silence souvent tyrannique qui entoure la fin de toute vie.

Ces Cafés mortels marquent, selon vous, une parole publique « conquise face à la montée de savoir spécialisés. » Qu'en est-il de cette volonté de libérer une parole communautaire confrontée à des discours thérapeutiques ou institutionnels ?

B. C. : Même si la mort et la fin de vie sont aujourd'hui toujours davantage prises en charge par ce que j'appelle «le champ médico-socio thérapeutique», la mort n'est pas une maladie. C'est un élément de la condition humaine qu'il ne faut pas «pathologiser». S'il peut être dramatique, il est co-naturel à la condition humaine.

On assiste aussi au retour de «la bonne fin» et de «la belle mort». Or il n'existe pas de bon ou mauvais terme à l'existence. Il y a une énigme – parfois insondable – liée au «mourir». Ainsi

lorsque la mort frappe, elle peut entraîner toutes sortes de dérèglements au cœur de l'intime, notamment par le chagrin ou la dépression. Et en même temps, parce que l'on peut se sentir à côté de la plaque, tant une disparition désoriente dans sa possible brutalité. Mais ce désarroi n'appelle pas nécessairement une thérapie. Elisabeth Kübler-Ross a décrit ces étapes de la fin de vie de manière non chronologique : le déni, la colère, la négociation avec la mort, la dépression et l'acceptation.

Le constat ? Autour de la mort depuis une vingtaine d'années sont nés des savoirs spécialisés. Ils appartiennent à la médecine, aux soins palliatifs et à l'accompagnement. Mais ressortent aussi de l'action de psys, avant pendant et après le mourir, au fil de la période de deuil. Cet encadrement réalisé par des savoirs spécialisés peut être hautement utile. Les **Cafés mortels**, veulent, eux, retrouver la communauté des vivants, comme dans les sociétés plus traditionnelles. Lorsque la mort vient, si l'on réussit à parler dans cette communauté des vivants tout en faisant les gestes rituels requis, il est possible de s'en sortir sans avoir nécessairement recours aux savoirs spécialisés. Cela n'empêche pas que lorsque les gens vont très mal, au seuil de la mort d'un proche ou ensuite, de les aider moi-même à trouver une personne spécialisée afin d'amorcer une thérapie. Mais chaque mort n'a pas obligatoirement besoin de passer par la case psychothérapeutique. Retrouvons la communauté des vivants ! Tel est le sens de cette démarche.

Propos recueillis par Bertrand Tappolet

7. La mort à vivre

« Il a demandé à la vie : quand seras-tu mon amie ?
Elle a répondu : quand tu seras ami avec la mort. »
Poème d'Adonis

« Car demeurer ne se trouve nulle part. »
Rainer Maria Rilke

De la mort imminente, qu'avons-nous à apprendre ? Nous baignons dans des images de mort, à travers le flux continu des médias. Certains s'en indignent comme lors de la guerre en Afghanistan. Où des téléspectateurs appellent à «flouter», masquer pour tout dire, ces images de la mort à l'œuvre qui sèment parfois l'émoi chez les familles «entre la poire et le fromage». Mais il s'agit d'une mort «extra-ordinaire», violente, contingente à tout conflit ou catastrophe, lointaine, qui relève plus de l'accidentel que d'un déterminisme génétique. Et surtout relativement rapide : «Elle est vraie, elle existe, mais on n'insiste pas outre mesure", confie en novembre 2001 une envoyée spéciale de France 2 sur la

Dans un «café mortel»,

il y a des moments poignants,

mais aussi des rires !

route de Kaboul. L'histoire des fins de vie «ordinaire», toujours plus médicalisée, se déroule, elle, le plus souvent, dans le silence «chloroformé» de lieux clos, institutions, hôpitaux destinés à cela, mais d'évidence par vraiment prévus pour cela.

La mort évacuée

On a voulu évacuer la mort de notre paysage, tant intérieur qu'extérieur. Pour ce faire, on a souvent oublié tout ce qui pouvait nous y ramener. Et surtout ceux qui nous y confrontaient, ces héros malgré eux que l'on veut très discrets entre deux séances d'acharnement thérapeutique. On s'y intéresse néanmoins un temps, si ces prêts à mourir ordinaires sont passés par le filtre documentaire de cinéastes, comme Wiseman ou Depardon. Eux ne superposent aucun commentaire, n'interrogent personne; ils filment des lieux (les hôpitaux), des visages, des gestes, des paroles, et, avec les éléments enregistrés, construisent une histoire au montage. Ou alors ces auteurs et artistes médiatiques qui s'ouvrent les veines de l'écriture pour dire une souffrance, une impuissance ou une révolte. Et dont on exorcise bien vite le petit théâtre de la mort et son manège de questions embarrassantes, en disant qu'ils n'ont pas attendu de l'avoir aux trousses pour infuser leur talent.

On a voulu évacuer la mort
de notre paysage,
tant intérieur qu'extérieur.

Espace de libre-arbitre

De nouvelles pratiques sont certes revendiquées par des patients qui se préoccupent des conditions de leur fin de vie. Ils mettent au centre de leurs préoccupations le respect de la personne, réhabilitée comme sujet de sa vie dans sa liberté de vivre et de mourir. C'est cet espace de libre-arbitre qui se lit dans *Portraits d'automne* d'Eric Bass. C'est à partir de cette liberté qui est aussi responsabilité, que le vivant - mourant peut éprouver son envie de vivre encore, en acceptant parfois des conditions qu'il avait imaginées insupportables, mais par choix et non plus par contrainte. Si leur attitude est souvent mal vécue, notamment par le corps médical, c'est parce qu'ils demandent de considérer leurs volontés. Mais c'est surtout parce qu'ils viennent rappeler une évidence : la mort existe. Et qu'ils désirent préparer les conditions dans lesquelles ils veulent la rencontrer. Cela s'appelle «mourir vivant.»

8. La marionnette à tiges et à gaine

► Marionnettes à gaine

Aussi appelées marionnettes à mains ou «Guignols», ces marionnettes sont surtout utilisées pour un style de jeu rapide. Elles peuvent aussi prendre des objets avec assez d'aisance.

Catégorie de marionnettes dont la manipulation se fait par le bas. Cette marionnette est constituée d'une tête creuse montée sur un costume de tissu fixé à la base du cou. On la manipule en plaçant la main à l'intérieur du costume ; on passe un ou deux doigts dans le cou et les autres doigts dans chacun des bras, ce qui permet d'exercer un contrôle direct sur les mouvements. La tête et les mains de la marionnette à gaine peuvent être fabriquées de matériaux solides (bois, fûtée, papier mâché) ou flexibles (tissu, caoutchouc mousse, latex). La marionnette à gaine n'a habituellement pas de jambes; lorsqu'elle en a, elles pendent sans être manipulées.

► Marionnettes à tiges

Très gracieuses, elles sont articulées grâce à des tiges. Elles sont souvent hybrides, donc mélangées avec une autre sorte de marionnette. Les célèbres «muppets» de Jim Henson (*Le Muppet Show*, *Dark Crystal*) sont un excellent exemple d'hybride : marionnettes à gueule et à tiges.

Catégorie de marionnettes dont la manipulation se réalise par le bas à l'aide de tiges. Habituellement, une tige centrale supporte la tête, tandis que deux autres tiges plus petites actionnent les bras. Dans certains cas, la tige centrale peut être cachée par le costume de la marionnette. Souvent, le torse et les bras ne sont pas fixés à la tige centrale qui supporte la tête, ce qui permet de mouvoir la tête séparément du corps. Dans d'autres variantes, le torse et les bras de la marionnette sont fixés, tout comme la tête, à la tige centrale. Dans ce cas, certains auteurs préfèrent le terme marotte. Lorsque la marionnette n'est pas une figure humanoïde, une série de tiges peuvent remplacer la tige centrale, par exemple dans le cas d'un serpent. Dans la graphie marionnette à tige, le mot tige fait référence à la tige centrale et renvoie à la technique traditionnelle de la marionnette à tige. On retrouve souvent la graphie marionnette à tiges ; le mot «tiges» fait alors référence à l'utilisation de tiges comme moyen de mettre la marionnette en mouvement, quel que soit le principe de manipulation (manipulation en élévation, surplombante ou frontale). Des fils peuvent s'ajouter à la marionnette à tige, ce qui permet, lorsqu'on les tire, d'articuler d'autres parties du corps, par exemple, la bouche, les yeux, les jambes.

9. Le Concepteur de *Portraits d'automne* : Eric Bass

Marionnettiste, metteur en scène et enseignant américain, Eric Bass aborde les marionnettes pendant des études au Middelbury College dans le Vermont. En 1970, il travaille pour une compagnie ambulante et joue un temps dans la rue, explorant le répertoire traditionnel de Kasperle (ou Kasper, marionnette de la tradition



germanique, héros du théâtre figures allemand, dont les origines remontent au 17^e siècle et à la figure de Polichinelle). De 1975 à 1979, il joue pour l'Open Eye Theatre de Jean Erdman à New York. Conseiller de ce théâtre et expert en mythologie influence fortement Eric Bass. *Les Portraits d'automne (Autumn Portraits)* l'imposent et il remporte de nombreux prix aux Etats-Unis, en Hongrie et en Australie. A Munich, en 1982, il forme le Sandglass Theatre avec Ines Zeller. En 1986, les deux artistes regagnent le Vermont. Six de leurs spectacles sont distingués par des mentions d'excellence (Unima-USA Citations of Excellence) : *Autumn Portraits* (1980), *Sand (Sable, 1985)*, *Invitations to Heaven (Invitations au ciel, 1986)*, *The Village Child (L'Enfant du village, 1993)*, *Never been Anywhere (Jamais été nulle part, 1996)* et *Isidor's Cheek* joué par Ines Zeller Baas (*La Joue d'Isidore, 1999*, mise en scène Eric Bass).

Il monte *Le Cercle de craie caucasien* de Bertolt Brecht pour le festival Henson de New York. En 1996, le Sandglass ouvre un théâtre de 60 places à Putney (Vermont), qui continue à attirer des artistes internationaux dans cette bourgade.

Parmi les spectacles donnés depuis lors, on peut relever *Pig Act (Numéro de cochon, 2000)*, *One Way Street (Sens unique, d'après le philosophe allemand Walter Benjamin, 2001)*, *Between Sand and Stars (Entre le sable et les étoiles, 2003)*.

Le travail qu'Eric Bass a montré dans 24 pays fait la part belle aux idées et aux sentiments. Pratiquant souvent la manipulation à vue, il imprime à ses personnages des mouvements d'une grande précision et d'une qualité onirique qui se prête aux interprétations multiples. Quand il joue *Portraits d'automne*, l'attention se concentre sur la relation qu'il entretient avec ses marionnettes à tiges, sur petit plateau *table-top*, combiné à des masques ou alternant avec eux.

En 2001, Eric Bass crée un atelier annuel de théâtre de marionnettes rattaché au Marlboro College Summer Theatre Institute.

Horaires des représentations

Représentations publiques

PORTRAITS D'AUTOMNE

Novembre	Jeu	24	---	19h00
	Ven	25	---	19h00
	Sam	26	---	19h00
	Dim	27	---	17h00
	Lu	28	---	19h00

Pour des informations complémentaires :

Bertrand Tappolet
Théâtre des Marionnettes de Genève
3, rue Rodo - cp 217 - 1205 Genève 4
tél. +41 22 807 31 04
mobile +41 79 79 517 09 47
e-mail b.tappolet@marionnettes.ch

Davantage d'informations sur : www.marionnettes.ch
Théâtre des Marionnettes de Genève - Rue Rodo 3, 1205 Genève / Tél. 022/807.31.00 -
fax 022/807 31 01